

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

zP 50432/1974, 5

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 1974)

NOUVELLE SERIE

TOME 5 1974



BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER

1974



MONTPELLIER

1974

Séance du 21 octobre 1974

RECEPTION de M. le Docteur André DESHONS

Remerciement et éloge du Docteur Marcel GIRAUD

Messieurs,

En me faisant l'honneur de m'appeler à siéger parmi vous, sans doute avez-vous voulu honorer un des derniers spécimens d'une espèce en voie de disparition, je veux dire le médecine de famille.

Sans doute aussi, dois-je cet honneur à l'amitié de certain d'entre-vous, amitié qui vous a fait passer sur mes faibles mérites et, avec André Maurois, je dirai volontiers : "Oh, mes amis que je vous remercie étant ce que vous êtes, d'être en même temps mes amis".

Depuis de longues années, je suivais avec intérêt vos cérémonies publiques mais je n'avais jamais pensé qu'un jour il me serait donné d'être à cette place. C'est pour moi un très grand honneur dont je mesure tout le prix mais dont je ressens lourdement le poids.

C'est ce sentiment qui m'a fait retarder jusqu'à ce jour cette manifestation tant je sens mon incapacité à prononcer un remerciement après tous ceux qui ont été dits, et avec combien d'éloquence, dans cette salle. Soyez persuadés que je connais le prix de la faveur qui m'est faite et très simplement permettez-moi de vous dire : merci.

En parcourant la liste de ceux qui, jadis ou naguère, ont fait partie de votre Compagnie je relève quelques noms de médecins qui furent de parfaits praticiens.

En 1888, c'est le docteur René Leenhardt qui est élu par vos prédécesseurs.

En 1919, Magnol, porteur d'un nom illustre était appelé à siéger parmi vous.

L'année suivante, Bousquet était reçu dans votre Compagnie. Il devait disparaître peu de temps après son élection.

Tout jeune encore, André Blouquier de Claret entra à l'Académie en 1922.

En 1934, c'était au tour de Joseph Hérán d'être élu.

J'ai retenu le nom de ces cinq confrères qui tous furent d'éminents médecins de famille, médecins ayant, selon une définition donnée au deuxième Congrès de Morale Médicale : "le devoir et la mission de tenir le malade pour aussi cher et aussi précieux que l'être qu'il aime le mieux au monde et de choisir lui-même, avec un mélange surhumain de sang froid et de passion, la meilleure chance de sa vie".

Dans mes souvenirs d'enfant, je revois la barbe blanche et le regard bienveillant du docteur Leenhardt que le Professeur Mourgue-Molines évoquait naguère à l'une de vos séances.

Je retrouve la silhouette du docteur Magnol qui resta actif jusqu'à un âge avancé. Homme de grande culture, clinicien averti au jugement lucide.

Jeune étudiant, mes pas avaient croisé à l'Enclos Laffoux, dans une famille amie, ceux de Bousquet et j'avais été frappé de la force morale qui émanait de sa personne.

Nous sommes nombreux ce soir qui avons eu le privilège d'être l'ami d'André Blouquier de Claret et d'avoir été accueilli dans son appartement du Marché aux Fleurs. Tous ceux, confrères, collègues ou malades qui l'ont approché ne peuvent oublier sa bonté rayonnante. Comme le rappelait l'un de vous le jour de son enterrement, plus qu'aucun autre, sans en parler jamais, il pratiqua la médecine de la personne.

Encore aujourd'hui beaucoup de Montpelliérains se souviennent du docteur Hérán qui porta au plus haut point le sacerdoce médical qu'il exerça pendant plus de cinquante ans avec un dévouement inépuisable. Il fut un médecin, apprécié d'une fidèle clientèle pour sa valeur médicale mais, surtout, pour ses

profondes qualités humaines. Ayant pénétré dans tous les milieux sociaux il fut naturellement à sa place dans la plus haute bourgeoisie et sut se mettre au niveau des plus humbles sans jamais s'abaisser. Sa personnalité était assez forte pour n'avoir besoin ni de flagorneries, ni de démagogie.

Il m'a paru nécessaire de rappeler le souvenir de ces disparus car ils sont les archétypes d'une certaine époque de la médecine française, époque maintenant presque totalement révolue.

Ce qui compte dans la vie du médecin de famille c'est la qualité des contacts humains.

Après 45 ans de vie professionnelle j'ai la certitude que malades et médecins se modèlent réciproquement à l'image les uns des autres. La pérennité de ces rapports est la véritable image de marque de la médecine libérale. Comme le dit le Professeur Jean Bernard : "l'acte médical n'est pas une valeur caduque défendue par un traditionalisme étroit mais la relation entre le malade et le médecin appartient, comme les relations de l'amour, aux valeurs éternelles".

Sans doute est-il normal que les jeunes, en cette fin de siècle, préfèrent se consacrer à une seule branche de la médecine et approfondir leur connaissance dans une spécialité bien déterminée, ou encore organiser leur activité en "cabinet de groupe" pour avoir la possibilité de parfaire constamment leur savoir et de mieux organiser leurs loisirs.

Accepter la tâche humble et modeste d'être pendant des années celui qui entre dans un foyer, qui pratique "le colloque singulier" avec un être jeune puis avec un couple en attendant que ce soit avec les enfants et plus tard avec les petits-enfants, c'était le rôle du médecin de famille, une lourde charge souvent, une joie presque toujours.

La récompense de cette activité c'était une fidélité se perpétuant pendant de longues années et sur plusieurs générations.

Après avoir évoqué ces figures de médecins-praticiens et après avoir essayé, bien maladroitement, d'analyser ce que fut leur vie professionnelle, il est pour moi un devoir bien doux, celui d'évoquer la mémoire de deux de vos collègues qui ont été mes Maîtres et à qui je dois le meilleur de ma formation.

Le Professeur Etienne Leenhardt avait été élu à l'Académie en 1908.

En 1925, j'entrais comme externe dans son Service auquel je restais attaché jusqu'en 1934. Auprès de lui j'ai appris à examiner un enfant, nourrisson ou adolescent. Il m'a fait comprendre que l'approche de ces jeunes malades nécessitait un ensemble de douceur et de fermeté. Dans ce travail d'approche le docteur Leenhardt était un grand Maître. Il possédait cette qualité éminente d'apprivoiser ou plus exactement, de séduire l'enfant. Il m'a fait connaître l'attitude qu'il convient d'avoir vis-à-vis d'eux et vis-à-vis de leurs parents : "savoir interroger une mère, avoir la patience de l'écouter, juger de ses capacités d'observation, de son sang froid lorsqu'elle est inquiète et angoissée, évaluer les témoignages de l'entourage que l'on doit toujours soumettre à un examen critique, tenir compte de l'instinct qui guide les parents, apprécier qui domine dans la famille, telles sont quelques-unes des premières obligations du pédiatre". Mon Maître possédait toutes ces qualités et, de plus, était servi par une voix enchanteresse que n'ont pas oublié ceux qui l'ont entendue.

Si au cours de ma carrière j'ai pu être utile à quelqu'un, c'est avant tout à l'influence de ce Maître que je le dois et ce m'est une joie de pouvoir, aujourd'hui, évoquer sa mémoire et exprimer publiquement ma reconnaissance.

En 1934, je devins l'élève du Professeur Virés qui siégeait dans votre Compagnie depuis 1901 et dont j'ai eu l'honneur d'être le Chef de Clinique.

Le style de Virés n'était pas celui d'Etienne Leenhardt mais à ce Maître auprès de qui j'ai passé trois ans, je dois beaucoup. Dans les entretiens qui précédaient ou qui suivaient la visite quotidienne dans les salles, les idées générales fusaient et les souvenirs, souvent savoureux, affluaient. Farouchement attaché aux vénérables doctrines de l'Ecole, il les défendait avec une vigueur juvénile et une belle ardeur de méridional. J'en prends à témoin ceux qui sont parmi vous ce soir et qui venaient volontiers dans son Service.

Dans son enseignement un thème revenait fréquemment : considérer l'homme dans son ensemble "*Totius substantiae*" et non comme une addition d'appareils ou d'organes.

Virés et Leenhardt, chacun à sa manière, ont appris à leurs élèves à considérer le malade comme une personne humaine, par là même éminemment respectable.

C'est chez André Bloutier de Claret que j'ai eu l'occasion de rencontrer pour la première fois le docteur Marcel Giraud.

Nous étions en automne 1940. Notre ami commun était retenu au coin de son feu par une mauvaise grippe. Les deux anciens combattants de la guerre de 1914, douloureusement atteints par les semaines tragiques de l'été écoulé, évoquaient des souvenirs anciens. Cette guerre de 1914, que j'avais vécue comme adolescent m'a profondément marqué. J'écoutais avec passion ces deux amis exprimer leur désespoir en même temps que leur espérance inassouvie dans les destinées du pays. Dès cette première rencontre j'avais été frappé par l'extrême distinction et l'aménité de celui que j'ai l'honneur de remplacer au 25ème fauteuil de la Section de Médecine.

Marcel Giraud était né le 3 juillet 1890 dans une famille implantée depuis de nombreuses années dans notre région. Un de ses arrières grand-pères avait été médecin à Clermont-L'Hérault. Un grand-oncle médecin à Lasalle. Son grand-père Giraud était tanneur à Aniane, son grand-père maternel banquier à Montpellier. Son père avait consacré toute sa vie à la gestion de divers domaines agricoles à Bessan et à Lunel-Viel. Tous ses ancêtres étaient fermement attachés à de solides traditions de travail et d'intégrité ; il les maintint lui-même tout au long de sa vie.

Il commença ses études à l'Ecole des Frères, les continua chez les Frères Jésuites et les termina brillamment au Lycée, maintenant disparu, du Boulevard de l'Esplanade.

Son baccalauréat passé, il entra à la Faculté de Médecine et en 1911 était reçu à l'externat. Au concours de 1913 il était classé interne provisoire des Hôpitaux.

Le 23 juillet 1914, il soutenait sa thèse consacrée à : "L'immunité vaccinale". Le Jury était présidé par le Professeur Bosc qui avait inspiré et dirigé ce travail. Siégeaient également le Professeur Granel à qui l'unissait des liens très amicaux, et les agrégés Massabuau et Euzières qui avaient été ses conférenciers d'internat.

Ce travail était une revue générale faisant le point d'une question étudiée à cette époque et l'exposé d'expériences personnelles faites dans le laboratoire de Pathologie et de Thérapeutique générales.

Les travaux de Jenner sur la variole et l'immunité par inoculation cutanée de la vaccine sont bien connus depuis le XVIIIe siècle. Un siècle plus tard cependant Chauveau et divers élèves de Pasteur en reprenaient l'étude expéri-

mentale afin de réaliser, si possible, une sérothérapie préventive.

Dans sa thèse, Marcel Giraud reprenait les travaux les plus récemment parus sur la dissémination du virus vaccinal et la formation d'une immunité passive par injection de sang ou de sérum prélevé sur des sujets vaccinés, antérieurement, par les méthodes traditionnelles. Il étudiait ensuite la valeur de l'immunité active avec introduction par voie sous-cutanée, intra-veineuse ou intra-péritonéale. Le problème de la réceptivité de la cornée retenait particulièrement son attention. Il inoculait des lapins et des singes et constatait que l'immunisation de la cornée après une vaccination cutanée ou sous-cutanée n'est pas acquise d'une manière certaine. Par contre, cette vaccination crée une immunité très nette de la peau et des muqueuses.

Il arrivait aux conclusions suivantes : toute inoculation de virus est susceptible d'entraîner une immunité mais la voie la plus active est certainement la voie transcutanée. L'immunité absolue n'existe pas, les anciens vaccinés réagissant presque toujours à une revaccination par des lésions légères, précoces et fugaces. De fréquentes revaccinations sont donc nécessaires chaque fois qu'il y a risque de contamination. Tout essai de sérothérapie préventive paraît amener à un échec.

Cette thèse confirmait ainsi des études précédemment faites par Von Pirquet.

Le 11 août 1914, Marcel Giraud était mobilisé et devait rester sous les drapeaux jusqu'au 12 août 1919. Comme tous les hommes de cette génération, il avait donné cinq ans de sa jeunesse au service de la Patrie.

Attaché d'abord à la direction du Service de Santé de la 16ème Région il était affecté, le 5 avril 1915, à un régiment d'artillerie et jusqu'en 1918 faisait la guerre avec une unité d'artillerie de tranchée. Il s'agissait d'éléments particulièrement exposés et constituant un corps parfaitement homogène. Tous ceux qui ont servi dans les "crapouillots", comme on disait alors, se sentaient unis par des liens véritablement fraternels et votre confrère connut certainement cette communion.

En octobre 1916, il était l'objet d'une citation à l'ordre du régiment et en décembre de la même année d'une citation à l'ordre de la brigade.

Il finissait la guerre comme médecin aide-major de 1ère classe, médecin-lieutenant dirait-on aujourd'hui.

En 1937, il était fait Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire.

En 1939, il était rappelé comme Médecin-capitaine. Chargé tout d'abord des fonctions de médecin du train des équipages de Montpellier il était ensuite nommé médecin-commandant et comme tel désigné pour le poste de médecin-chef de l'hôpital Duguesclin à Béziers, c'est là que l'armistice le toucha.

Telle fut au cours des deux guerres la carrière militaire du docteur Marcel Giraud.

En octobre 1918, les lycéens de Montpellier virent arriver un nouveau proviseur succédant à Monsieur Gazelle qui avait bien longtemps occupé ce poste. C'était Monsieur Eugène de Ribier, directeur de la Revue des Poètes depuis 1905.

Les rhétoriciens de cette époque là étaient fort impressionnés d'avoir un proviseur poète.

C'est lui qui fut l'instigateur de la création de plusieurs classes supérieures préparant aux grandes écoles.

Monsieur de Ribier avait trois filles et c'est l'une d'elle que Marcel Giraud devait épouser en 1920. Ce n'est pas le lieu d'évoquer sa vie familiale, il faut cependant souligner que le nouveau foyer reprit et maintint les vieilles traditions de ceux qui les avaient précédés.

Monsieur et Madame Giraud ont eu cinq enfants : quatre filles et un fils auxquels ont fait suite vingt-cinq petits enfants et deux arrières petits-enfants, à ce jour.

Votre regretté confrère a eu la joie de voir son fils devenir médecin : le docteur Charles Giraud, radiologue bien connu dans notre ville.

Deux de ses filles ont épousé des médecins : les docteurs Bernard et Michel Billet, éminents neuro-psychiatres. Les deux autres filles sont entrées dans des familles de viticulteurs : l'une se mariant avec le Baron Leroi et l'autre avec Monsieur de Grully.

Ainsi, dans ses enfants, Marcel Giraud a pu voir se perpétuer sa double vocation de médecin et d'agriculteur.

Après sa démobilisation, obéissant aux vœux de son père, il renonçait à la médecine générale qu'il aurait désiré exercer sur la Côte d'Azur, et restait à Montpellier pour se consacrer à l'exploitation des différents domaines possédés par sa famille.

Il était viticulteur dans l'âme. Il fut l'un des créateurs de la Coopérative du Muscat de Lunel, et c'est en partie grâce à ses efforts que ce vin a acquis la renommée qu'il mérite. Ce muscat, si l'on en croit Maurice Chauvet, était le vin préféré du Roi Frédéric "le Roi de Prusse s'en faisait envoyer, écrit-il, au Château de Sans-Souci. Aujourd'hui encore, en Allemagne et en Hollande, on voit chez les marchands de liqueurs des bouteilles qui portent sur leur étiquette Muscat de Lunel". Mais Chauvet se méfie beaucoup de la qualité de ces produits. Pour lui on n'en boit d'authentique qu'au Mas de Fourque, chez Jean Hugo, ou à la Tour de Fargue chez Pierre Sabatier (celui-là, les membres de votre Compagnie le connaissent bien et l'apprécient comme il convient).

Celui de Marcel Giraud, récolté au Mas de Bellevue, sur les mêmes côteaux, était de même qualité. Il n'a pas dégénéré depuis que le docteur Charles Giraud a pris la direction du domaine.

Après avoir été Président de la Coopérative du Muscat de Lunel, votre confrère était nommé membre du Conseil d'Administration de la S.I.C.A. de cette ville. Partout son autorité était reconnue et ses conseils judicieux toujours écoutés et suivis.

Esprit ouvert à toutes les nouveautés il fut un des premiers agriculteurs de la région à planter des arbres fruitiers et, au Mas de Vedel, il y a maintenant à côté de nombreux hectares de vigne un vaste verger produisant pommes et pêches.

Ses activités agricoles n'interrompaient pas ses études universitaires et il obtint le grade de licencié ès-sciences avec trois certificats de prosistologie, de botanique et de zoologie.

A la mort de Jean Lischtenstein il était chargé de cours de Sciences Naturelles à l'Ecole Nationale d'Agriculture.

Titulaire du diplôme d'Hygiène en 1923, il était nommé Inspecteur de la Santé et à ce titre Médecin des Ecoles et Directeur adjoint du Bureau Municipal de notre ville. Quelques années après il remplaçait le docteur Papas dans les fonctions de médecin-chef. Il devait le rester jusqu'en 1949, époque à laquelle il prit sa retraite.

Il apporta là les mêmes qualités de conscience, d'autorité et d'efficiace montrées dans toutes les activités exercées par lui. Pendant les 20 années passées à la tête de ce Service il s'est consacré avec beaucoup de discrétion aux examens périodiques du personnel de la Mairie, à la surveillance des eaux et aux nombreux problèmes de désinfection qui se posent de plus en plus nombreux dans une cité en plein développement.

Son ami, le Professeur Marcel Carrieu, lui avait confié la direction de stages des élèves à l'Institut d'Hygiène de la Faculté et l'enseignement de la Législation Sociale ; il occupa ces fonctions pendant plus de 30 ans.

Là ne se bornaient pas ses activités et en 1954 il acceptait la présidence du Comité de la Croix Rouge et un peu plus tard celle du Comité Départemental. Il y déploya, dans des circonstances parfois difficiles, une action des plus bienfaitantes, exerçant ces présidences avec efficacité et fermeté mais également avec courtoisie et diplomatie. Avec persévérance aussi puisque, malgré de nombreuses difficultés, il conserva ses fonctions jusqu'à la fin de sa vie.

Le Comité Central de la Croix Rouge devait lui attribuer sa plus haute distinction, la Médaille d'honneur.

Elu très jeune à l'Académie, en 1924, au fauteuil occupé précédemment par le docteur Battle, il était assidu à vos séances et apportait à votre Compagnie son urbanité et sa distinction.

Cet hygiéniste, ce viticulteur, cet administrateur avait de nombreux violons d'Ingres : il était amateur de musique aussi bien que de bridge, il était passionné par l'histoire de notre région et avait constitué une belle galerie de vieilles gravures sur celle-ci.

Cependant il était resté profondément attaché à la médecine et, lorsque ses nombreuses occupations lui en laissait le temps, il suivait avec intérêt l'enseignement donné par le Professeur Marcel Janbon, aux Cliniques Saint-Eloi.

Par une belle fin d'après-midi de printemps, j'ai visité à Lunel-Viel le Mas de Vedel, propriété qui porte le nom d'un bisaïeul du docteur Giraud.

Domaine typiquement languedocien : vaste cour d'entrée avec la maison de Maître dans le fond et à droite et à gauche, les communs. Si, d'un côté, dans les écuries, les chevaux ont fait place aux tracteurs et à divers engins modernes,

à l'opposé, dans la cave, persistent une douzaine de foudres en châtaignier polis par les ans et munis de robinets étincelants. Dans de nombreuses propriétés le ciment terne et insipide a remplacé le bois et une suite de foudres comme celle du Mas de Vedel devient une rareté et reste, en même temps qu'un vestige du temps passé, une véritable œuvre d'art.

Au fond de la cour, une grande maison allongée, toute simple, mais d'une ligne très harmonieuse : un rez-de-chaussée surmonté d'un étage avec sept fenêtres en façade. Au sud, elle donne sur un vaste parc planté des essences les plus variées : dans le mur même de l'immeuble un if qui, selon une tradition orale, existait déjà au moment de la construction et aurait été respecté par le constructeur ; de nombreux marronniers, des résineux, des palmiers, des buis centenaires. Une allée de lauriers-rose conduit au verger.

Sous les arbres une multitude de fleurs : roses, pivoines, iris ; sur les branches de nombreux oiseaux.

Cette demeure date du siècle dernier et dans un coin du jardin il persiste, séquelle attardée du romantisme, un bassin à double courbe surmonté d'un petit pont de pierre. De cet ensemble se dégage une impression surannée mais combien précieuse.

Marcel Giraud, qui avait tant pratiqué dans sa jeunesse des promenades botaniques avec le Professeur Flahault et avec son ami Georges Kuhnoltz-Lordat, retrouvait dans ce parc de nombreuses espèces végétales.

Au moment où le soleil baissait sur l'horizon et où l'ombre envahissait les allées, je revoyais la silhouette de votre confrère, la tête légèrement penchée en avant, se promenant au milieu de toute cette exhubérance.

Il m'a été permis de visiter cette demeure et j'ai vu le bureau devant lequel s'asseyait le propriétaire vigilant en face de son domaine ; j'ai traversé la salle-à-manger aux vastes dimensions nécessitées par les nombreuses familles, les salons avec leurs vieux meubles anciens et les grandes bibliothèques éclairées de belles reliures ; au mur des portraits des ancêtres.

Pour finir ce pèlerinage j'ai pénétré dans la chambre du Maître de Maison, chambre d'une simplicité quasi monacale, bien à l'image du disparu, évoquant le charme discret d'une certaine époque et d'un certain milieu.

Les circonstances ne m'ont pas permis de rencontrer souvent votre regretté confrère mais ce pèlerinage dans sa propriété de Lunel-Viel m'a aidé à retrouver quelques traits de son personnage que j'ai bien maladroitement évoqué devant vous.

Homme fin, cultivé, courtois, d'une urbanité exquise, d'une bonté jamais démentie, fidèle dans ses amitiés, brillant dans les salons, efficace dans ses activités les plus diverses, le docteur Marcel Giraud fut un parfait honnête homme au meilleur sens du terme.

Une aimable tradition de votre Compagnie veut que le nouvel élu soit admis aux séances avant même d'avoir prononcé son remerciement. Cette bienveillance m'a permis de participer depuis de longs mois à vos travaux. J'en ai reçu un profond enrichissement intellectuel, mais surtout, j'y ai trouvé une atmosphère de cordialité tout à fait remarquable, atmosphère grâce à laquelle le nouveau venu, aussi minces que soient ses mérites, se sent accueilli par tous.

C'est un motif de plus pour vous exprimer ma reconnaissance et, puisque vous m'avez reçu parmi vous, soyez persuadés, Messieurs, que je serai fidèle à vos rendez-vous du lundi m'efforçant, autant que cela me sera possible, d'y apporter une modeste contribution.

Dr André Deshons

REPONSE DE M. Edouard MOURGUE-MOLINES

Monsieur,

Tout vient à point à qui sait attendre. Vous venez de vous excuser très courtoisement d'avoir trop longtemps différé votre réception et la lecture de votre remerciement. Vous pouvez vous rassurer. Dès votre élection, vous avez été un confrère si exemplaire, si assidu à nos réunions du lundi, que l'on pensait bien que vous ne pourriez qu'être fidèle à cet engagement moral — auquel on regrette que certains nouveaux élus croient pouvoir se soustraire —, de prendre publiquement séance en notre Compagnie. Eh bien, voilà qui est fait ! Soyez-en remercié. Vous êtes, dites-vous, le tard venu —, d'autant plus êtes-vous le bienvenu.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que l'Académie a le plaisir de vous entendre. Le 7 février 1972, vous lui aviez présenté une savante communication sur "Un médecin humaniste, le Docteur Malzac".

Vous aviez bien des raisons d'apprécier ce remarquable vieux confrère. Il avait été interne provisoire à Montpellier, médecin de campagne instruit et novateur, médecin major ayant fait une "très belle guerre", avant de devenir un distingué praticien marseillais. Il aimait la jeunesse — et les Eclaireurs, il vénérât le passé de ses ancêtres huguenots. C'était un infatigable travailleur, un esprit rare curieux de tout : archéologie, histoire, généalogie. Au prix d'un labeur de bénédictin, après des recherches infinies dans les archives méridionales, nationales, européennes, il a pu consacrer un monumental ouvrage à l'histoire des de Pourtalès, cette grande famille qui, émigrée du Gard après la Révocation de l'Edit de Nantes, a essaimé en Suisse, en Hollande, en Allemagne comme à Paris, tant de hautes personnalités. Enfin, le docteur Malzac est l'auteur d'une monographie essentielle sur le terroir où il exerça pendant vingt ans : Lasalle.

Lasalle est la petite patrie à laquelle vous rattachent vos ancêtres et vos souvenirs d'enfant dans la maison familiale, à l'extrémité du village — pardonnez-moi, il faut dire au Cap-de-Ville.

Dans la vieille demeure, entre son jardin montant sur la colline et son jardin, qui descend jusqu'à la rivière, vous avez toujours aimé, votre regrettée compagne et vous, rassembler vos enfants et accueillir vos amis. Lorsque vos malades vous le permettaient, vous rejoigniez avec bonheur ces verdoyantes

hauteurs qui, pour être modestes, n'en sont pas moins, ainsi que chante "La Cévenole", les **"montagnes bien aimées"** pour votre cœur de Cévenol.

Vous n'y étiez pourtant point né, puisque le 6 mars 1902 vous naissiez à Montpellier et que vous alliez passer votre jeunesse Rue Jules Ferry, en face de la gare. Vous avez souvent pu regarder passer les trains et cela vous a prédisposé à devenir plus tard médecin de la S.N.C.F.

Vint le temps des études classiques. Vous les avez poursuivies dans notre vieux "bahut" de l'Esplanade. Chaque jour, vous y alliez d'un pas allègre, en traversant la place de la Comédie. Vous croisie les Montpelliérains distingués, qui, régulièrement, "faisaient l'Oeuf" sans se douter que cet illustre centre de la ville serait un jour menacé jusque dans ses fondements.

Pendant vos sept années de lycée — et les quatre dernières ce fut durant la grande guerre —, vous avez été formé, surtout en lettres, par d'excellents professeurs. Vous gardez un souvenir particulièrement reconnaissant à Louis Sechan, à Louis Thomas, à Albert Monod.

Votre "bon maître" Albert Monod, cet esprit si brillant et si sage, ce sage qui avait tant d'esprit ! Vous l'avez beaucoup aimé et ses enfants étaient vos amis. Par eux et avec eux, vous avez bien connu cet Enclos Laffoux, dont le doyen Giraud nous entretenait naguère. Dans ce cénacle d'universitaires et de lettrés régnaient la culture et la courtoisie. Heureux avez-vous été de vous en imprégner.

1914-1918 ! Quelle époque sans pareille pour les adolescents français ; votre passion de lecture en a été transformée. Jusque là, vous étiez plongé dans Pierre Loti et Anatole France, votre esprit national n'allait plus connaître que Péguy, Barrès, Maurras — Eh oui, Maurras ! — et les grands livres de guerre avec Barbusse, Dorgelès, Duhamel. Au même moment, votre professeur de seconde vous faisait connaître Paul Fort, Apollinaire et Claudel. Plus tard, vous découvriez Valéry et Gide ; vous passiez du Mercure de France à la Nouvelle Revue Française. Enfin, vous deveniez un fervent Proustien et vous l'êtes resté, si l'on en juge par la brillante conférence que vous avez donnée sur **"Marcel Proust et la médecine"**.

Vos études médicales ont eu deux points remarquables. Jugeant longue et aléatoire la préparation du redoutable — assurément plus qu'actuellement — internat montpelliérain, vous vous êtes tout de suite présenté avec succès au concours de Nîmes. En somme, vous fûtes un précurseur puisqu'aujourd'hui les Hôpitaux de Nîmes sont utilement associés à notre Faculté. Vous avez trouvé

là-bas, avec de nombreux malades, des chefs de service pleins d'expérience, qui vous ont largement ouvert les voies de la clinique.

Revenu à Montpellier et voulant vous orienter vers la pédiatrie, vous êtes devenu l'élève du Professeur Etienne Leenhardt. Il n'existait pas alors ces postes d'attaché ou d'assistant que possèdent maintenant les services hospitaliers, mais si vous avez été bénévole à la Clinique Médicale Infantile, vous y avez bientôt occupé une place de choix et vous y avez préparé votre thèse sur la **"présence d'acétone dans le liquide céphalo-rachidien des enfants"**. Ce travail, en partie inspiré par le doyen Derrien, n'était pas une simple revue générale sur les "Vomissements périodiques avec acétonémie" du syndrome de Marfan ; il faisait état de trois cas de méningites graves pour lesquelles la découverte d'acétone était sans valeur quant au diagnostic et au pronostic de l'infection, mais était la conséquence de l'inanition et du jeûne hydro-carboné du malade.

Sitôt docteur, vous alliez vous adonner à la puériculture à l'œuvre de la Goutte de lait qu'Etienne Leenhardt avait créée. Pendant quarante ans vous avez chaque mardi matin examiné les nourrissons et conseillé les mamans venues chercher des biberons minutieusement dosés et stérilisés jusqu'à ce que la qualité des laits en poudre les ait supplantés. Vous aimez rappeler à quel point le professeur Leenhardt fut votre maître de prédilection ; comment il approchait des petits sans les effrayer, de quelle manière il savait faire parler l'enfant en faisant taire les parents. Vous admiriez la distinction de son abord, sa façon aimable et discrète d'entrer dans la chambre du malade, l'impression qu'il donnait de n'être jamais pressé par le temps et sa voix rassurante, à moins d'une brusque colère en face de l'incompréhension ou de la sottise d'une mère timorée ou trop faible. Auprès de lui vous avez appris votre métier et sa disparition prématurée vous a été cruelle.

Dans votre pratique, vous ne vous êtes pas astreint à une stricte spécialisation. Le médecin des enfants est bientôt appelé à soigner les parents, vous vous êtes donc aussi consacré à la médecine générale. Peu après votre installation, vous alliez la pratiquer à l'hôpital, car vous étiez nommé chef de clinique médicale dans le Service du Professeur Virés. Celui-ci a été votre second patron et pendant trois ans a pris naissance entre vous une réelle amitié, car il était bienveillant et chaudement cordial avec ses collaborateurs. Volontiers, il discutait avec eux des questions du jour — pas seulement des médicales. Je sais qu'il estimait votre façon de tenir tête parfois à ses nombreux et éloquents paradoxes. Je crois aussi qu'il appréciait votre étonnante capacité à déchiffrer les hiéroglyphes de son écriture. Après l'hôpital, vous le raccompagniez souvent et plus tard, il avait toujours plaisir à vous retrouver. Avec lui vous avez cultivé cette habitude, qui avait sa petite part

dans la qualité de la vie du Montpellier d'autrefois et que l'envahissement néfaste par les automobiles a définitivement fait disparaître. C'était un art véritable que, la canne à la main, la barbe au vent, le verbe sonore, Monsieur Virés vous eut enseigné, si vous ne l'aviez depuis longtemps possédé, je veux dire, au hasard des rencontres, l'art des conversations sans fin, au bord du trottoir.

Vous voici, Monsieur, un praticien fort occupé, de médecine générale, à compétence en pédiatrie, comme dit maintenant notre Ordre National. Cela ne vous a pas suffi. Au cours de vos longues veilles, d'abondantes et toujours nouvelles lectures vous permettaient de vous évader des soucis de la clientèle ; vous vous intéressiez à mille choses et parfois vous en écriviez. Les hebdomadaires d'alors ne publiaient pas de "courrier des lecteurs", mais lorsqu'à la suite de quelque article paru dans sa "Chronique Médicale", vous écriviez au Docteur Cabanes, celui-ci vous publiait. Vous agissiez un peu comme les lecteurs d'un quelconque Télé-7 Jours aujourd'hui, mais votre style était bien différent : c'était de petites notes pertinentes, documentées, subtiles et parfois ironiques, comme celle sur le deuil des abeilles ou sur un lapsus de Léon Daudet. Vous avez aussi trouvé le temps de concourir pour un prix. Vous aviez obtenu à la Faculté de Médecine le prix Zwiecicki, ce qui est négligeable, car ce prix a toujours passé pour ne pas nécessiter de grands efforts, mais en 1937, vous étiez couronné par l'**Académie des Sciences et Lettres de Montpellier**. Elle n'était pas très argentée, mais elle délivrait un prix. Vous l'obtintes avec un mémoire sur "**La législation de l'enfance délinquante dans l'Italie de 1936**". Vous veniez en effet de vous intéresser au droit pénal. N'ayant pu me procurer votre étude, je suis au regret de n'avoir pu m'y intéresser avec vous. Souffrez pourtant que je souligne ce titre rare ; vous êtes probablement parmi ses membres le seul lauréat de notre Académie.

Je suis à présent un peu hésitant pour aborder d'autres activités de votre carrière. On m'a conté qu'à de jeunes ambitieux qui lui ayant demandé comment préparer leur avenir, un vieux politicien aurait répondu par cette formule lapidaire : "Faites du Social et surtout n'oubliez pas le Troisième Age". Vous n'aviez pas besoin de semblable conseil. Car, du social, qui plus que vous en a fait ?

Vous en faisiez déjà à la Goutte de lait de la rue de Villefranche. Pendant quatorze ans, vous avez été médecin du Bureau de Bienfaisance et pendant sept ans, élu par les médecins, vous avez été administrateur de la Caisse Régionale de Sécurité Sociale. C'est encore un éminent rôle social que vos confrères vous confièrent en vous nommant au Conseil Régional de l'Ordre des Médecins. Depuis des années vous siégez dans cette assemblée qui, avec des pouvoirs trop restreints, veille au respect de la déontologie, à la dignité, à la moralité du corps médical ; vous en êtes encore le diligent secrétaire général.

Quant au Troisième Age, vous n'avez point attendu de presque y parvenir vous-même, pour en avoir le constant souci.

Voici longtemps, depuis sa création, je crois, que vous jouez un rôle très actif à la Caisse de Retraite des Médecins Français. Un grand nombre de vos confrères ont fait et font encore appel à vous pour que vous les dirigiez avec votre aimable compétence dans les arcanes des règlements un peu confus de cette institution de prévoyance et de solidarité confraternelle.

Enfin, tout le monde sait que vous dirigez avec un inlassable dévouement et presque avec passion la Maison de Retraite de la rue de Verdun. Depuis trente ans vous en êtes le médecin et vous faites partie de son comité. Récemment, vous avez accepté sa présidence, à une époque difficile lorsque s'est posé le problème du transfert hors ville de cette vénérable institution. Depuis cent cinquante ans elle accueillait ses vieillards, au fond d'une impasse, dans des locaux vétustes manquant d'espace et de lumière. Et voici que, grâce à vous et à vos architectes ses pensionnaires seront installés bientôt dans de vastes bâtiments modernes, prévus pour eux, bien disposés, bien exposés, entourés de beaux arbres. J'entends dire que parmi eux, certains encore valides regretteront de ne plus trouver à leur porte l'animation de la ville, la distraction du lèche-vitrines devant les grands magasins, peut-être même le cinéma voisin ; pourtant leur agrément, leur confort, leur santé seront mieux assurés. Lorsque vous inaugurerez leur nouvelle maison, ce sera un beau jour pour eux... et pour vous. En tout cas, vous aurez l'accord des hygiénistes.

Vous auriez certainement eu l'approbation de votre prédécesseur, le docteur Marcel Giraud, qui fut médecin de la ville et directeur de ses services d'hygiène. Vous avez fait revivre avec chaleur son attachante personnalité. Vous l'aviez pourtant peu connu, ne l'ayant guère rencontré, comme moi, que chez notre ami commun, le Docteur André Blouquier de Claret. Ils étaient tous deux de cette volée d'internes provisoires de 1913, dont l'internat fut interrompu par la grande guerre et quatre années de mobilisation. Ayant passé sa thèse, Marcel Giraud ne poursuivit pas les concours et se dirigea vers l'hygiène et l'administration, avant de se consacrer plus tard à la surveillance de ses vignes lunelloises. L'Académie n'a pas pu profiter de sa présence autant qu'elle l'eût souhaité. Lorsqu'il pouvait assister à ses séances, on appréciait sa distinction et malgré une discrète réserve, sa grande amabilité. Après l'éloge que vous avez fait de lui, son souvenir restera très présent dans nos pensées.

A mon tour, Monsieur, ai-je su cerner les multiples facettes de vos

talents et de vos activités ? Assurément non, puisque j'allais même omettre votre qualité d'expert notoire, qui sait apprécier avec exactitude et objectivité les séquelles post-traumatiques des accidentés de la route qui ne cessent de se multiplier.

Permettez-moi maintenant de revenir en terminant sur les premières paroles que vous avez prononcées tout à l'heure.

En termes délicats, vous avez remercié vos amis. S'ils sont nombreux, le mérite vous en revient. C'est que, vous-même, vous avez été toujours disposé à retrouver, pour leur plaisir et pour le vôtre, ceux avec lesquels vous vous êtes une fois lié : camarades de classes, compagnons des camps d'éclaireurs de jadis, confrères d'hier et d'aujourd'hui, intellectuels de tous ordres et certainement aussi beaucoup de ceux qui ont été longtemps au bénéfice de vos soins attentifs et affectueux. Soyez certain de la fidélité de toutes ces amitiés.

Vous avez aussi dit que vous pensiez représenter "une espèce en voie de disparition, le médecin de famille". Plaise au ciel que ce ne soit pas vrai !

Bien sûr, l'évolution de la médecine est vertigineuse. Il n'est plus d'intelligences supérieures, de mémoires encyclopédiques capables d'assimiler dans leur intégralité, toutes les parties à la fois de ce qui était hier l'art médical. Les sciences médicales sont aujourd'hui si multiples, si compartimentées, si complexes, qu'il n'est plus possible de les posséder toutes et à fond et d'être omniscient d'un bout à l'autre de sa carrière, en dépit de tous les recyclages. — Toutefois, si les cas difficiles ou rares, si certaines affections ou tel ou tel organe, requièrent une connaissance approfondie, des analyses nouvelles, des techniques sans cesse perfectionnées, qui ne peuvent être que du ressort du spécialiste, il persistera toujours une autre sorte d'exercice de la profession médicale et qui demeure essentielle.

Il y a ce que l'on appelle les maladies "courantes", qui n'en sont pas pour cela constamment bénignes, et qui n'en inquiètent pas moins les malades et leur entourage. Elles restent la part du médecin **généraliste**. Alors, sans grandiloquence, disons fermement qu'il est nécessaire que persiste pour les malades cet être rare, amical et rassurant, qui est toujours disponible pour répondre à leur appel, qui les connaît mieux qu'un autre parce qu'il les soigne depuis longtemps et n'ignore ni leurs antécédents, ni leurs troubles coutumiers, ni leur tempérament, ni leur caractère. Il s'établit entre eux bien plus qu'une relation d'habitude, une sorte de communauté de fidélité, où la confiance et la gratitude répondent à l'expérience

et au dévouement. L'homme de l'art, choisi d'abord au hasard peut-être, devient avec les années, l'indispensable et très affectueux "Médecin de famille".

Ainsi que vous l'avez été, Monsieur, et comme le furent les praticiens éminents dont vous avez si justement rappelé la mémoire.

Souhaitons aux générations futures de trouver toujours pour veiller sur les familles, de tels hommes **"de science, de conscience et de bonté"**.

Edouard Mourgue-Molines

Le mot du Président Claude ROMIEU

Monsieur,

Mon Maître, M. Mourgues-Molines a rappelé votre activité dans le Service du Professeur Virés, où j'avais eu le plaisir de vous connaître lorsque j'entrais comme jeune externe dans nos Hôpitaux. Ceci nous ramène déjà bien loin en arrière, dans les "années 30" ; j'ai eu depuis d'autres sympathiques occasions de vous rencontrer.

Vous avez évoqué la mémoire d'un Médecin hautement respecté et auquel avait été confié une importante mission que les conditions de la vie moderne, avec la croissance de notre ville, sous l'impulsion d'un maire dynamique, ont encore accrue.

Ses enfants, auxquels je suis lié d'amitié, ont maintenu la tradition dans la Grande Famille Médicale. Je veux saluer ici d'abord le Docteur Charles Giraud son fils, radiologiste chevronné et sa sympathique épouse ainsi que le Docteur Billet, son gendre, et leurs enfants.

Le Muscat de Lunel dont vous avez rappelé qu'il était déjà réputé en Prusse auprès du Grand Frédéric a fait aussi l'objet, nous devons le noter comme médecins, de la considération du Professeur Bouchard, qui prescrivait les toniques et fortifiants dans du "Vin de Lunel".

Le fauteuil que vous allez occuper à l'Académie porte le numéro XXV de la Section de Médecine. Il a été créé en 1875 et fut d'abord occupé par le Docteur Diffre, d'une famille montpelliéraine qui a compté plusieurs médecins.

Au lendemain de la Grande Guerre, en 1919, ce fauteuil fut occupé par le Professeur agrégé Henri Batlle auquel devait succéder peu d'années après, en 1924, celui dont vous venez de faire l'éloge, le Docteur Marcel Giraud.

Sa participation à la vie de notre Académie, que je voudrais rappeler, compte probablement plusieurs interventions, mais les archives dont nous avons pu disposer remontent au temps heureux, mais trop récent, où notre Secrétaire perpétuel actuel, M. Gaston Vidal, a rassemblé attentivement les documents. Nous avons pu ainsi retrouver en 1963 une note du Docteur Marcel Giraud sur : "le Testament du Professeur Lallemand" suivie, dans la même séance, par un : "à propos de la rentrée solennelle des Facultés en 1846".

Vous avez rappelé la lignée des Médecins-Praticiens qui furent distingués par notre Compagnie ; vous venez grossir les rangs de ces distingués Collègues ; l'Académie, qui vous a déjà vu et entendu avec plaisir depuis votre nomination, se réjouit de vous voir prendre séance aujourd'hui, et vous accueille avec plaisir.